

PATRICIA HESPEL

PASSEUR
DE
SOUFFLE

LA MARTINIÈRE
fictions

Passeur de Souffle

Patricia Hespel

Passeur de Souffle

LA MARTINIÈRE
fictions

Couverture : Huber Van Rie et Clémence Courot

© 2023, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque des éditions de La Martinière,
57, rue Gaston-Tessier, 75019 Paris.

ISBN : 979-10-401-1612-7

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.editionsdelamartiniere.fr

À Éliane F., avec gratitude.
Édeskémnek. Örökre.

La Légende des Origines

(Extrait des rouleaux apocryphes
relatant la mythologie du Souffle)

Au commencement était l'inerte.
Un ciel nu surplombant roches et poussières.
Une éternité froide et silencieuse.
Puis le désert fut parcouru d'un frisson, et Ædhair fut.

Nul ne sait qui l'engendra ni d'où il survint. Être de vie et de liberté, il survolait sans fin ces lieux désolés, y cherchant l'empreinte d'un autre qui le délivrerait de sa solitude.

Fourbu, Ædhair avisa un rocher et s'y reposa un moment. Reprenant son errance, il emporta la saveur de la pierre qui l'avait hébergé. « Comme c'est curieux ! se dit-il. Je nomme Sel cette poussière à la séduction piquante et délicieuse. Le monde a-t-il partout le même goût ? »

Saisissant une motte sèche, poudrée de blanc, Ædhair y posa la langue. La succulence saline emplît son palais et l'envie d'y goûter à nouveau le prit. Du bout de l'ongle, il gratta quelques cristaux et les porta

à sa bouche. Ferma les yeux pour mieux s'en délecter. Il en voulait encore. Et encore. Toujours davantage. Son envie devint nécessité, de plus en plus impérieuse, irréprouvable, tandis que ses articulations se raidissaient, que sa conscience s'ankylosait.

Dans un éclair de lucidité, Ædhair secoua ses membres cristallisés. « Telle est donc la nature du Sel, songea-t-il : inciter ses proies à en vouloir plus, jusqu'à s'oublier, se perdre et lui appartenir. Ainsi est-il mon envers : un être de mort et d'asservissement. »

Ædhair contempla l'étendue inanimée autour de lui et comprit que le Sel avait soumis le monde à sa loi. Il décida que ce qui avait été fait pouvait être défait. Alors il déploya son Souffle. Torse gonflé, côtes distendues, il expira à tous vents. Fit craquer la croûte salée qui emprisonnait le monde. Souleva des tempêtes immaculées. Monta à l'assaut des falaises et les libéra de leur carcan iodé. Désagrégé, éparpillé et affaibli, le Sel se réfugia dans les profondeurs du sol.

De son haleine humifère, Ædhair imprégna la terre grise et stérile, laquelle devint brune et féconde. Nettoyé de ses brouillards iodés, le ciel se para d'un camaïeu de bleus et invita les astres à s'y promener. La terre frissonnait la nuit et transpirait le jour. Sa sueur s'agrégea en nuages qui enfantèrent des pluies bienfaisantes. Douce et claire, l'eau tombée du ciel se creusa un lit de roche et combla les creux et les fosses. La terre se vêtit d'un épais manteau végétal. Aux plaines fertiles succédaient des steppes rases ou des forêts touffues qui s'envolaient en fumée lorsque

tombait le feu du ciel. De ces colères incendiaires, la terre renaissait plus riche encore.

Soucieux d'ancrer son œuvre dans le temps, Ædhair la dota de quatre piliers : quatre troncs gorgés de sève s'élevant aux quatre coins du monde, dont les racines se joignaient en profondeur et dont les feuillages se frôlaient dans l'éther céleste. Boréal, Levant, Austral et Ponant, ils seraient les gardiens du Souffle qui les reliait et circulait en eux. Un et quatre à la fois, ils étaient la matrice du monde et sa respiration. « Qu'ils viennent à être corrompus par le Sel et le monde en mourra, décréta Ædhair. »

Enfin, il baptisa Tir'Anail – pays de Souffle – ces contrées de beauté et d'harmonie, exemptes de conflit et libres de convoitise.

Partout émergeaient de nouvelles formes de vie ; elles croissaient, se transformaient et se complexifiaient. Mares, forêts et montagnes grouillaient d'espèces écailleuses, ailées ou velues. Émerveillé, Ædhair regardait le monde s'animer. Il songeait que, si chacune des espèces qui le peuplait était unique, toutes étaient issues de son Souffle.

Cependant, plus il regardait évoluer Tir'Anail, plus il trouvait qu'il y manquait quelque chose. Un petit rien qui en rehausserait les saveurs, y épicerait la vie et ferait fleurir désirs et passions. Alors, de ses longs doigts de vent, Ædhair creusa le sol et préleva une pincée du Sel terré en profondeur. Une seule et minuscule pincée dont il saupoudra son monde trop fade. Aussitôt, des effluves boisés, marins, floraux, huileux

et animaux vinrent flatter ses narines et les créatures se mirent à aimer et désirer.

Estimant qu'il avait gagné le droit de se reposer, Ædhair se lova au cœur de l'arbre-temps du Ponant et s'endormit pour longtemps.

Profitant de son sommeil, le Sel se faufila dans le cœur d'une espèce plus vulnérable que les autres et lui insuffla l'arrogance. Ces individus se redressèrent et toisèrent le monde qui s'étendait à leurs pieds. Assurés de leur suprématie, ils se baptisèrent « Sensés » et entreprirent d'asservir les espèces avec lesquelles ils vivaient en paix depuis la naissance du monde.

Les siècles passaient et le Sel répandu sur le monde continuait à se multiplier dans le cœur des Sensés, y instillant l'intolérance et la convoitise. Et les Sensés commencèrent à s'observer d'un œil neuf. Ils comparèrent et mesurèrent leurs différences. En tirèrent des jugements et condamnèrent ce qui les séparait. Se regroupèrent enfin selon leur nature et se partagèrent le règne de Tir'Anail.

Parce qu'il percevait le murmure de l'eau où qu'elle s'écoule, l'ondoyant peuple Écaille s'attribua les sources, rivières et étendues aquatiques. Parce qu'il commandait aux flammes, le bouillant peuple Ardent s'appropriâ les déserts et les volcans. Parce qu'il comprenait le chant de la terre, le robuste peuple Racine s'implanta dans les plaines. Désormais hostiles et divisés, tous se jalousaient et se haïssaient.

Et tandis que l'emprise du Sel ne cessait de croître, Tir'Anail retournait peu à peu vers l'inertie originelle.

Lorsque Ædhair s'éveilla enfin, il découvrit son monde en ruines. Ne connaissant ni frontière ni satiété, le Sel s'était multiplié et infiltré partout. Il dévorait la terre, se gorgeait d'eau, étouffait les flammes. Empoisonnées, asséchées, asphyxiées, les créatures issues du Souffle se mouraient.

Ædhair pleura. Ses larmes firent fondre la croûte salée, y creusant un petit trou rond. Ædhair y introduisit le doigt et atteignit dessous une terre affaiblie mais vivante. Posant l'oreille contre le sol, il devina le chant de l'eau qui coulait encore, pure et fraîche en profondeur. Au cœur des volcans, la lave frémissait timidement, témoignant des dernières forces du feu.

« Ce qui est fait peut être défait », se répéta Ædhair. « Mais cette fois, je n'agirai pas seul. » Il convoqua les dirigeants des trois peuples au sommet des monts Benavent, que le Sel n'avait pas encore conquis. Les monarques l'y attendirent, exsangues et épuisés, murés dans le silence. « Me voici pour vous aider », dit Ædhair. Apercevant cet être impalpable, si diffus qu'il fallait plisser les yeux pour le distinguer, le roi Ardent éclata d'un rire brûlant. La souveraine Écaille émit un glougloutement incrédule. L'empereur Racine crissa de scepticisme.

« Écaille, Ardent, Racine, vous vous dites Sensés, mais avez oublié que vous êtes issus du même Souffle. Vous vous êtes laissé pervertir par le Sel, vous vous êtes désunis, exclus et haïs. Vos dissensions ont armé et fortifié l'ennemi. Pourtant, rien n'est perdu car je peux vous donner la force de le vaincre. » Les monarques froncèrent les sourcils sans comprendre.

Alors Ædhair demanda au roi Ardent de se lever et d'accueillir ce qui adviendrait. Ædhair gonfla ses poumons et souffla. Souffla et souffla encore. La cape du roi Ardent s'enflamma, puis ses bras, ses jambes, sa barbe et ses cheveux. Il devint incendie, puis brasier. Et le monarque perçut quelle formidable puissance l'habitait grâce à ce Souffle. De même, Ædhair souffla sur la souveraine des Écailles et la transforma en tornade écumante. Puis, soufflant sur l'empereur Racine, il leva une tempête de poussière. Et tous les trois se sentirent purifiés et revigorés. « Nous ne vaincrons l'ennemi qu'en nous alliant contre lui, ajouta Ædhair. Nous soulèverons les eaux, secouerons les arbres, ferons voler la terre et calcinerons le Sel là où il trouvera refuge. »

En dirigeants aguerris, les monarques savaient que tout marché suppose une contrepartie et demandèrent à Ædhair ce qu'il exigeait en échange de son aide. « La beauté réside dans le nombre et la diversité. Métissez vos peuples et mêlez vos traditions, accouplez-vous et enfantez des hybrides. Par-dessus tout, respectez le Souffle qui vibre en chacune des créatures de ce monde, et refusez la séduction du Sel. »

L'alliance fut conclue.

Ædhair tint sa promesse. Il se fit ouragan de sable, tempête océane, maelström de feu. Volatilisé, dévitalisé, chassé par des vents impitoyables et contraires, le Sel moribond se rassembla et s'agrégea dans les profondeurs du sol. Puis Ædhair se fit brise et alizé pour transporter les pollens, il souffla au ras des vagues

pour en faire mousser l'écume et attisa les rayons du soleil pour réveiller la vie.

Longtemps, les descendants des peuples Ardent, Écaille et Racine honorèrent le Souffle d'Ædhair qui animait leur monde. Comme ils l'avaient promis, leurs peuples se courtisèrent et se mélangèrent. Tous ensemble, ils prospérèrent tant et si bien qu'ils recommencèrent à oublier d'où ils étaient issus. Insensiblement, les désaccords renaissaient, les jalousies s'exacerbaient, les rancunes s'aiguisaient.

Du bord du monde, Ædhair regardait ceux qui se disaient sensés s'égarer une nouvelle fois. Zéphyr, alizés et blizzards, en loyaux serviteurs, parcouraient les terres et les eaux et lui rapportaient de plus en plus souvent un parfum iodé qui ne présageait rien de bon. Le Sel était à nouveau à l'œuvre, plus insidieux et dangereux que jamais.

« Parce que j'ai jadis cédé à la tentation d'en saupoudrer une pincée sur le monde naissant, la menace du Sel pèsera à jamais sur Tir'Anail, songea tristement Ædhair. Cependant, ma patience est aussi infinie que la voracité de mon ennemi. »

Bientôt, il le savait, viendrait le temps d'une alliance d'un genre nouveau.

Bientôt, la terre, l'eau, le feu et le Souffle seraient réconciliés et l'avenir du monde ainsi préservé.

LA DOULEUR ÉTAIT DE RETOUR, si brutale que Breena en eut le souffle coupé. Un couteau fouillant ses entrailles. La jeune femme se recroquevilla sur le matelas et agrippa le poignet de la servante assise à son chevet avant de retomber sur ses oreillers, les yeux clos.

— Derynn, aide-moi !

Désemparée, l'adolescente essuya le front de sa maîtresse à l'aide d'un linge de toile fine. Les longues mèches noires de Breena collaient à ses joues creusées et Derynn ne put s'empêcher de songer aux algues putrides dont on paillait les champs pour en accroître la fertilité. À tout juste seize ans, elle n'avait encore jamais assisté à un accouchement, et ce visage épuisé, plus mort que vif, ne lui donnait guère envie d'enfanter un jour. Elle fit cependant de son mieux pour soutenir la future mère :

— Soyez forte, Haute Dame. Vous savez ce qu'on dit : plus aiguë est la douleur, plus robuste sera l'enfant.

— Sottises !

Breana profita du répit qui précédait la contraction suivante et s'adossa contre les coussins. Il lui semblait que la douleur la possédait depuis des heures, qu'elle ne se calmerait qu'après l'avoir soumise, emportée.

Cela avait commencé la veille par une sensation de pesanteur dans le bas-ventre. La compression s'était accentuée durant la nuit, irradiant des élancements jusque dans ses reins. Incapable de fermer l'œil, Breana n'avait cessé d'agiter de funestes pensées. Le terme n'était pas atteint, le nourrisson risquait de ne pas survivre s'il venait maintenant.

Sa sœur aînée, Keira, avait perdu un enfant de cette manière et son âme en avait gardé une fêlure irrémédiable. Depuis, elle ne parlait plus, demeurait des heures devant la croisée à enrouler des mèches de cheveux autour de son index ou gémissait comme une bête, roulée en boule sur le sol de sa chambre. Pour la délivrer de ses démons, le mari de Keira avait consulté toutes sortes de soignants. Aucun d'eux n'avait pu la ramener des contrées obscures dans lesquelles sa raison s'était égarée.

Marquée par cet exemple malheureux, Breana avait choisi de taire les premiers signes du terme à son époux. Au lever, elle avait pris prétexte des fortes chaleurs pour demeurer allongée et tenter de garder son enfant en elle encore un peu. Si elle se contraignait au calme et à l'immobilité, peut-être celui-ci comprendrait-il que le moment n'était pas venu. Peu à peu, la douleur avait fait son nid, se taillant une place au sabre. Lorsque, à bout de forces et de ressources,

elle s'était enfin résolue à faire mander la sage-femme, Derynn était partie en catastrophe et revenue avec une mauvaise nouvelle : la praticienne était aux prises avec un autre accouchement. Il lui faudrait donc traverser les heures à venir avec pour seule aide les balbutiements d'une servante terrorisée.

Transpercée par une nouvelle contraction, Breena étouffa un hurlement dans un coussin. Cet enfant serait son premier et dernier rejeton. Jamais elle n'aurait le courage d'endurer à nouveau un tel calvaire. C'est alors que, dans cet état de semi-conscience, elle se souvint de la guérisseuse venue examiner Keira plusieurs mois auparavant, une très vieille femme au visage plissé comme une figue trop mûre, à la peau plus sèche que l'écorce. La vieille n'avait pas pu aider Keira, mais avant de partir, elle avait appliqué sa paume sur le ventre arrondi de Breena. « Ton enfant sera unique », avait-elle affirmé en la fixant de son regard aigu. C'est du moins ce que Breena avait cru comprendre car la femme s'exprimait dans un dialecte ancien dont elle-même ne possédait que des rudiments. Puis la vieille avait déposé dans sa main un coquelicot velouté prélevé dans la vasque de fleurs fraîches qui ornaient le dressoir : « Préserve-toi ! » avait-elle ajouté, avec une expression qui lui avait fait froid dans le dos. Le coquelicot s'était fané dans l'heure, Breena s'était empressée de le jeter.

— Cette femme qui a examiné ma sœur ! s'écria Breena dans un regain de vigueur inattendu. Elle avait un tatouage sur le front. Elle doit habiter la ville basse

avec les autres rebouteux. Retrouve-la, Derynn, et ramène-la-moi.

Derynn secoua la tête avec énergie. Pas question qu'elle s'aventure seule dans ce quartier mal famé. À cette heure de la nuit, on y croisait des ivrognes, des petits malfrats en quête d'une bourse à dérober ou des soudards prêts à trousser le premier jupon venu.

— Je ne peux vous laisser, Haute Dame. Votre époux pourrait me reprocher...

— C'est ma mort qu'il te reprochera si tu ne cours pas la chercher. Je refuse de finir sur cette couche, déchirée par un enfant que je ne connaîtrai pas...

La voix de Breena n'était plus qu'un gémissement. Son visage évoquait les figures macabres trônant dans les processions dédiées aux mauvais esprits. Un regard sur la bosse qui déformait le ventre de sa maîtresse décida la jeune servante à se lever.

— Elle m'a offert... un coquelicot... Dis-lui, elle saura... Si tu te hâtes, je tiendrai jusqu'à ton retour, balbutia Breena. Va maintenant, je t'en supplie.

Derynn se drapa à la hâte dans la cape d'un valet d'écurie, alluma un flambeau et se pressa vers la ville basse. Du moins, la capuche rabattue sur ses cheveux et l'odeur de litière qui se dégageait du vêtement lui épargneraient-elles les regards et allusions lubriques.

Le quartier des rebouteux était un dédale de ruelles pavées et boueuses, peuplées de chats faméliques. Point de soiffard ou de voleur dissimulé sous ces porches minables. Un passant finit par lui indiquer la demeure de la vieille guérisseuse – une maison basse, si miteuse que Derynn manqua de faire demi-tour pour essayer

de trouver quelqu'un de plus fiable. C'est qu'il s'en racontait sur le marché, des histoires à propos de charlatans apportant le mauvais œil dans les palais des nantis ou jetant des sorts susceptibles de dévaster plusieurs générations.

Le souvenir du visage torturé de Breena l'incita cependant à saisir le heurtoir, priant pour n'encourir aucun envoûtement ni maléfice. La femme qui lui ouvrit portait un sarrau élimé et crasseux. Ses traits usés révélaient la fatigue des ans et le chagrin de ceux qu'elle n'avait pu sauver. Le regard, lui, demeurait étonnamment clair et aiguisé. La vieille subit patiemment les explications décousues de Derynn, s'anima à la mention du coquelicot et décrocha de la patère une besace de cuir dans laquelle elle déposa quelques flacons choisis sur une étagère en bois.

Le trajet de retour s'effectua dans un silence tendu. La guérisseuse avançait à si bonne allure que Derynn peinait à la suivre et ne cessait de trébucher sur les pavés inégaux. Le palais de sire Cadfael, tout de marbre blanc et brique rose, ne sembla pas impressionner la rebouteuse qui en franchit l'imposant portail sans même lever les yeux. À la suite de son guide, elle traversa la cour et entra dans le corps de logis. Ses pieds nus et crottés ne faisaient aucun bruit sur les dalles des couloirs, et Derynn refoula la désagréable sensation d'être filée par un spectre.

Sur le seuil de la chambre, la servante laissa échapper une exclamation étranglée en apercevant sa maîtresse inconsciente au pied du lit. Une mare d'un rouge brunâtre s'élargissait autour d'elle. La vieille

pénétra d'autorité dans la pièce saturée d'effluves de sang et de sueur, s'agenouilla à côté de la jeune femme et s'assura de ce qu'elle respirait encore avant de la retourner délicatement sur le dos. Débouchant un de ses flacons, elle le passa rapidement sous les narines de Breena dont les paupières battirent mollement. Son teint était si pâle qu'on eût pu la croire morte.

— Sauvez-moi ! articula faiblement Breena.

— Te libérer de l'enfant, je le peux.

La vieille palpa le ventre distendu avec concentration. Ses mains ridées s'attardèrent ensuite sur la gorge et la poitrine de la jeune femme en un lent ballet qu'elle ponctuait d'inspirations et de soupirs cadencés.

— Je perçois à peine son souffle vital, murmura-t-elle. Il eût fallu m'appeler plus tôt.

Quelque chose s'affola dans le cœur de Derynn. Qu'avait-elle fait en confiant sa maîtresse à cette femme ? Était-il encore temps de tout arrêter ? Qu'importaient les ordres de Breena, le seigneur Cadfael devait être informé de ce qui se passait sous son toit. La jeune fille quitta discrètement la chambre et s'en fut en direction des appartements de son maître, tandis que la vieille disposait un coussin sous la tête de la parturiente.

— Cet enfant, je ne pourrai pas... l'aimer, il m'a trop fait souffrir.

Une nouvelle contraction arquait le corps de Breena. La guérisseuse glissa la main sous la chemise souillée. Ses doigts rencontrèrent un pied menu, elle secoua la tête, tenta de repousser le petit être qui se présentait

mal. Sa manipulation arracha à la jeune femme un hurlement sauvage.

— Je voudrais pouvoir t'épargner toute cette souffrance, murmura la vieille avec compassion. Mais qui sommes-nous pour changer ce qui est écrit ?

Les larmes de Breena coulaient à présent sans retenue. Sa bouche s'ouvrit sur un cri silencieux, ses yeux se révoltèrent et elle s'affaissa sur le dos. Le pied minuscule se pressait contre les doigts de la guérisseuse. L'enfant exigeait de sortir. Le repousser à l'intérieur, tenter de le retourner, reviendrait à le condamner. Il y avait trop longtemps déjà qu'il était coincé là, à attendre de respirer. Cet enfant devait naître. Quant à la mère...

Il n'y avait plus un instant à perdre. Dans un bocal, la vieille préleva un morceau de pâte verte et odorante qu'elle mâcha avant de le glisser sous la langue de Breena. Puis elle sortit de sa besace en cuir une lame effilée qu'elle passa à la flamme d'une bougie.

L'enfant vint au monde dans un flot de sang vif. Il avait le teint bleuté. Elle lui massa la poitrine et l'aida à expulser les glaires qui encombraient sa trachée. Suspendu par les pieds, fessé et secoué, le nourrisson éructa un premier cri qui ressemblait à un râle, et la vieille se laissa aller à sourire brièvement avant de se retourner vers la mère. Les lèvres de Breena étaient hideuses et blanches, des ombres lui mangeaient le creux des joues. Elle entrouvrit des yeux flous, déjà vitreux.

— Ton garçon a crié. Il vivra.

— Pourquoi un coquelicot ? souffla Breena, si faiblement que la guérisseuse dut se pencher pour comprendre.

— Rouge comme le sang versé pour mettre ton enfant au monde, comme le sang qu'il fera couler à son tour. Éphémère comme ta vie trop brève qui pèsera sur la sienne.

La porte s'ouvrit à la volée et le maître des lieux se rua dans la pièce. Sur un signe de lui, deux soldats immobilisèrent la guérisseuse à laquelle Derynn arracha le bébé qu'elle emmaillota d'un linge propre.

— Que lui as-tu fait ? Vivra-t-elle ? s'écria Cadfael avant de s'agenouiller aux côtés de son épouse et de se laisser aller à sangloter devant l'étendue du désastre.

— J'ai sauvé votre fils, Sire Cadfael, mais je n'ai rien pu faire pour votre épouse. Dites à cette jeune fille de déposer l'enfant sur la poitrine de sa mère, qu'elle sente battre cette vie qui prend la sienne.

Hypnotisée par les pupilles dilatées de la vieille, Derynn posa le nourrisson sur le corps inerte de Breena. Il vagissait si fort qu'elle ne comprit pas bien les mots que prononçait la guérisseuse sans cesser de caresser le front de la mourante.

— « *Rugadh e aurora fuil, cruinnich ceithir. Bidh a'chiad torthai a'gabhail chaidrea ùragus bheir e cliù spinnadh fröh-machean na Beatha.* » À présent, dis-nous comment l'appeler.

Les paupières de Breena se fermèrent, ses traits se détendirent et ses lèvres exhalèrent une ultime syllabe en même temps que son âme échappait enfin à son corset de douleur.

Par la volonté de sa mère, l'enfant fut nommé « Bren au destin glorieux ».

★ ★ ★

Derynn frappa à la porte et entra dans le cabinet de travail de son maître. Contre sa poitrine, le nourrisson s'était enfin calmé, rassuré sans doute par l'étreinte du drap de toile dont elle l'avait enveloppé bien serré.

— Souhaitez-vous embrasser votre fils ce soir, Messire ?

Affaissé contre le dossier de sa cathèdre, Cadfael garda le regard rivé à l'âtre froid et vide.

— Plus tard, lâcha-t-il d'une voix morne.

La jeune servante contourna le siège, se planta devant son maître et lui tendit l'enfant :

— Voyez comme il est beau et vigoureux, insista-t-elle. Vous pouvez être fier de lui.

— Comment oublier ce qu'il m'a pris en venant au monde ? Emporte-le, je le verrai demain.

Derynn baissa les yeux et serra un peu plus l'enfant contre elle. La mort de Breena remontait à huit jours. Son corps avait dû être incinéré dès le lendemain du décès en raison de la canicule qui sévissait sur la cité. Depuis lors, Cadfael n'avait pas consenti une seule fois à prendre l'enfant dans ses bras.

— Trouvez-vous juste de faire porter à ce petit le poids de la mort de sa mère quand la vraie responsable se promène librement ?

Cadfael leva vers la servante un regard intrigué.

— Que veux-tu dire ?

— La guérisseuse qui a accouché votre épouse... il me semble qu'elle n'a pas tout tenté... je crois que le bébé lui importait davantage que votre dame. Et puis je suis presque sûre que...

La jeune fille s'interrompit, se mordillant les lèvres avec nervosité.

— Eh bien ! Parle donc !

— Je crois que cette femme est une adepte des rites interdits.

— Une Souffleuse ! s'écria Cadfael en se levant d'un bond. Par l'œil du monde, pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ?

Son cri réveilla le nourrisson qui se mit à pleurer. Derynn le berça contre sa poitrine pour tenter de le calmer et reprit d'une voix prudente :

— Ce n'est qu'une intuition, Messire. Je répugne à dénoncer sans certitude, d'autant que le châtiment réservé aux Souffleuses est cruel. Mais depuis la funeste nuit, je ne cesse de songer au comportement étrange de cette femme, à ses pupilles dilatées...

— Fais mander la garde ! Qu'on aille dénicher cette bonimenteuse dans son trou et qu'on me la ramène céans. Je la questionnerai moi-même. Si tu dis vrai, elle paiera le prix de ses fautes comme toutes celles de son espèce.

La jeune servante s'inclina et quitta la pièce. Après avoir couché le bébé dans son couffin, elle posa un baiser sur son front soyeux. Les sourcils du nourrisson demeuraient froncés par le chagrin et ses petits poings crispés dans le sommeil. Envahie d'un sentiment de malaise diffus, Derynn songea que si Bren était vivant,

il ne le devait qu'à l'intervention de la guérisseuse. Quant à Breena... Derynn revit le corps inanimé de sa maîtresse sur le sol de la chambre, son visage blême, tout ce sang échappé d'elle... Son instinct lui soufflait que le sort de la jeune femme était déjà scellé lorsque celle-ci s'était enfin décidée à l'envoyer chercher de l'aide, et que la vieille Souffleuse avait fait de son mieux compte tenu des circonstances.

La servante revêtit une cape légère et quitta le palais. Des cuisines situées en sous-sol s'échappait une odeur de cochon grillé aux épices. Prise d'un haut-le-cœur, Derynn se mit à pleurer. Qu'avait-elle espéré en livrant la vieille à la rancune de Cadfael ? Que celui-ci tourne la page et accepte enfin de s'intéresser à son fils ? Rien n'était moins sûr. Ce qui l'était en revanche, c'est que la vieille finirait sur le bûcher. Toute à ses remords, la jeune fille avançait tête baissée, la vue brouillée par les larmes, et manqua de heurter l'archiviste qui venait en sens inverse. Celui-ci s'inquiéta de sa mine tourmentée :

— Que t'arrive-t-il, Derynn ? Un nouveau malheur serait-il arrivé chez sire Cadfael ? Je venais justement lui témoigner ma compassion après la perte cruelle qu'il vient de subir.

Les sanglots de la jeune fille redoublèrent.

— Allons, ma fille ! Cela ne peut être si grave.

— Oh, Messire Tebaeron, je viens de trahir une brave femme dont le seul crime est de pratiquer les rites du Souffle.

— Mordableu ! Tu as dénoncé une Souffleuse ?

Derynn acquiesça et se remit à pleurer. L'archiviste la saisit aux épaules et la secoua avec rudesse, la pressant de raconter ce qui s'était passé. Lorsqu'elle se fut confiée, elle leva vers lui un regard apeuré.

— Pensez-vous que j'ai mal agi ? Le décret 24 ordonne de dénoncer les Souffleuses, mais j'ignore les raisons pour lesquelles on les considère comme des êtres nuisibles.

Tebaeron haussa les épaules avec impatience.

— Il est parfois malaisé de distinguer le bien du mal, Derynn. Nous faisons tous de notre mieux. La garde est-elle déjà prévenue ?

— Je m'y rendais lorsque je vous ai rencontré.

— Bien, j'irai à ta place. Il n'est guère convenable pour une jeune fille de fréquenter la casemate des gardiens. Quant à toi, rentre prendre soin du nouveau-né. Il a bien besoin de ta tendresse.

Soulagée d'être libérée de sa mission, Derynn tourna les talons et regagna prestement le palais. Aussitôt qu'elle eut disparu, Tebaeron sortit de sa poche un morceau de parchemin sur lequel il griffonna quelques sigles avant de héler un gamin qui passait par là.

Après s'être assuré que son jeune messenger se dirigeait bien vers le quartier des guérisseurs, Tebaeron prit sans hâte le chemin de la casemate, ruminant sa conversation avec Derynn.

La servante était trop jeune pour connaître les raisons qui avaient mené à l'adoption du décret 24 interdisant les pratiques liées au Souffle et imposant de livrer ses officiantes à la justice des cités. Il n'était pourtant pas si loin le temps où ces femmes inspiraient

à chacun un respect mêlé de crainte. Héritières de la très ancienne mythologie du Souffle avec lequel elles entretenaient une mystérieuse connexion, elles avaient du monde une compréhension intime et veillaient à l'équilibre des forces de vie et de mort. Ainsi les Souffleuses constituaient-elles auparavant de précieuses conseillères pour les dirigeants lors des épidémies, des mauvaises récoltes ou des grandes crues. Rites et pouvoirs se transmettaient secrètement de femme à fille et personne n'y trouvait à redire. Jusqu'au grand effondrement, survenu deux décennies plus tôt : un pan de colline entier s'était effondré à la périphérie de la cité de Fô, révélant un vaste gisement de krystal plongeant dans les profondeurs du sol. Le minerai laissa tout d'abord perplexes ceux qui entreprirent de l'étudier. Que pouvait-on faire d'un matériau, certes gracieusement translucide, mais friable à l'excès ?

À la même époque, des croûtes blanchâtres étaient apparues à fleur de terre, dont le goût âcre évoquait celui du sel. Un sel remontant des profondeurs, qui ne cessait de se multiplier et de se répandre à travers tout le territoire. Il contaminait et asséchait lentement les eaux de surface, pelait le sol et le rendait impropre aux cultures. Certains s'inquiétèrent alors des famines et des pénuries d'eau à venir tandis que d'autres s'efforçaient de demeurer confiants et rassurants.

Les événements s'étaient précipités lorsque l'alchimiste de Fô avait découvert une propriété inattendue du krystal : le minerai captait le sel contenu dans les liquides et fluides salins ; il l'intégrait à sa structure poreuse et renforçait par là même sa résistance

jusqu'à devenir presque impossible à rompre. De là à imaginer des filtres en krystal destinés à purifier les eaux contaminées par le sel, il n'y avait eu qu'un pas que les dirigeants de Fô avaient franchi sans se poser de question. Désormais incontournable et prometteur d'eau pure, ce minerai rare assurait à Fô une prospérité sans fin, d'autant que le sel continuait à se répandre à la surface et qu'il n'existait aucun autre gisement de krystal sur le territoire de Tir'Anail. Les dirigeants de la cité avaient donc entrepris d'exploiter le filon à grande échelle aux fins d'échanger leurs filtres de krystal contre les algues fertilisantes produites par Vyz afin de cultiver les terres salées.

Tandis que Fô et Vyz prospéraient grâce à leurs échanges commerciaux, les Souffleuses, elles, dénonçaient à grands cris l'aura malfaisante du gisement de krystal. Elles avaient consulté les osselets, scruté les nuages et sacrifié des chèvres ou des renards dont elles avaient lu les viscères. Selon elles, tous les auspices s'accordaient sur une apocalypse sanglante en cas d'exploitation du minerai. Le sel et le krystal étaient liés, puisque le premier nourrissait et renforçait le second. Faire reculer le sel impliquait donc de cesser de nourrir le krystal. Il fallait enterrer le gisement, le rendre aux profondeurs d'où il avait surgi.

Au début, les autorités les avaient laissées dire, convaincues que leur discours alarmiste finirait par lasser. Mais au fil des années, leurs propos avaient rencontré dans la nature un écho aussi inquiétant qu'inattendu : à la désorganisation progressive des saisons étaient venus s'ajouter des épisodes de canicule

intense, d'interminables sécheresses et des incendies meurtriers. Les moissons grillaient sur pied, ne laissant que des récoltes faméliques. S'étaient ensuivis l'assèchement des rivières, le déclin de la vie aquatique, les orages de chaleur, les tempêtes de poussière et d'étranges mutations végétales et animales.

Au fur et à mesure que s'enchaînaient les cataclysmes et qu'évoluaient les espèces qui tentaient de s'adapter, le discours des Souffleuses s'était fait plus virulent et radical, jusqu'à ébranler les consciences et faire des émules parmi les citoyens. Des voix s'étaient élevées pour demander la fermeture du gisement et la fin des échanges commerciaux entre Fô et Vyz. Le décret 24 avait été adopté trois ans plus tôt par les deux cités : jugée contraire à l'ordre public, la pratique des rites du Souffle était désormais prohibée ; les Souffleuses étaient considérées comme des semeuses de trouble à pourchasser et à éradiquer.

Dans la foulée, le caractère sacré des arbres-temps, des becs-de-pierre et de tout symbole lié de près ou de loin au Souffle avait été aboli. Ainsi les cités avaient-elles planifié l'élimination des perturbatrices dont le discours subversif menaçait leur prospérité et éteint la contestation qui grondait en leur sein.

Impuissant, Tebaeron assistait depuis lors à la traque impitoyable des Souffleuses et aux parodies de procès qui leur étaient réservées. Le ventre noué par la peur, il respirait les fumées âcres des bûchers sur lesquels elles brûlaient et entendait leurs cris d'agonie.

« Lâche parmi les lâches, songea-t-il amèrement. Tu n'as jamais rien fait ni dit pour les défendre.

Sauver celle-ci des flammes ne rachètera pas ton indignité. »

Les édiles de Fô attribuaient à sa vocation d'archiviste ses vastes connaissances sur la mythologie du Souffle. Tebaeron s'était bien gardé de les détromper et d'avouer qu'il adhérait à ces croyances et continuait en secret à consulter les osselets ou à régénérer son énergie vitale au contact de l'arbre-temps Austral qui dominait la cité. À l'instar des Souffleuses, il croyait à l'égalité de tous les êtres vivants, issus d'un seul et même Souffle originel. Comme elles, il était convaincu que leur monde durerait tant que ce Souffle serait honoré et l'équilibre initial des espèces préservé. De là découlait son intime conviction que la rupture de cet équilibre et le reniement du Souffle signeraient la fin de Tir'Anail. Une fin qui s'annonçait déjà – bien qu'ils soient nombreux à refuser de l'admettre – au travers de l'infestation des sols et des eaux par le sel. Certains jours, l'aveuglement et l'avidité de ses semblables lui donnaient envie de hurler. Puis il songeait aux bûchers érigés en place publique et ravalait sa colère.

Enfin parvenu devant la casemate, Tebaeron frappa à l'huis et demanda à parler à l'officier gardien de permanence. On lui apprit que celui-ci était indisponible et qu'il faudrait patienter. Tebaeron haussa les épaules et s'assit dans la salle commune. Rien ne pressait. Si son messenger avait bien accompli sa mission, le temps jouait en faveur de la vieille Souffleuse.

Vingt-trois ans plus tard

COURIR. ENCORE. PLUS VITE. Malgré l'air compact qui lui brûlait les poumons. Malgré la sueur qui lui coulait dans les yeux et les cailloux roulant sous ses pieds. Courir. De toutes ses forces.

Les muscles de ses cuisses se contractaient, dociles et puissants. Les enjambées s'enchaînaient avec fluidité, accordées au rythme de son souffle. Qu'il était bon de sentir le corps répondre et se plier à l'effort pour se dépasser ! « Loyauté et vigueur au service de la cité. » Telle était la maxime des gardiens de Fô dont Bren faisait partie depuis cinq ans. Nul besoin de regarder derrière lui pour savoir qu'il devançait le peloton d'une bonne longueur. Seul Gudram – gardien lui aussi – continuait à s'accrocher, cramponné à ses basques depuis le début de la course.

Le chemin grimpeait en pente raide, à flanc de coteau. Dopé par les ahanements de son rival et les

encouragements des spectateurs qui suivaient la course du haut de la colline, Bren allongea sa foulée. Au-dessus de lui, le ciel était blanc. Un soleil incandescent écrasait les couleurs et dévorait les ombres. La plaine de Fô vibrail sous la chaleur précoce de ce début d'été. Les champs se déployaient, comme carbonisés sous leur couverture d'algues noires. Bren déglutit avec peine. Sa gorge lui semblait tapissée de boue. Il se lécha les lèvres et un goût salé envahit sa bouche, annonciateur de sa victoire.

Réfugié sous un figuier aux fruits chétifs, un groupe salua son passage à grands cris. Les mèches claires d'Illen accrochèrent le regard de Bren, il ne put s'empêcher de redresser les épaules. Donner l'illusion que l'effort lui était aisé, qu'il était né pour endurer et vaincre. Illen était l'enjeu de cette course. C'était pour elle qu'il courait, pour gagner le droit de l'emmener à la cérémonie du Solstice et la serrer contre lui dans l'obscurité. Illen était belle. Elle était fière aussi, assez pour l'avoir repoussé à deux reprises. Il voulait croire que son évidente supériorité sur les autres concurrents la convaincrail enfin de se laisser officiellement courtiser.

L'arbre-temps Austral se dressait devant lui, ses racines noueuses déployées en corolle autour de son tronc massif. Il pénétra sous sa couronne immense. L'ombre du feuillage l'enveloppa. L'espace d'un instant, le relief du sol se déroba à sa vue et son pied se posa de biais sur une racine affleurante. Il tomba lourdement, fauché en pleine course. Des exclamations et des rires retentirent sous le figuier tandis que son rival le dépassait et fonçait vers le tronc qui marquait l'arrivée de la course. Bren se releva d'un bond. Sa

cheville tordue lui arracha un grognement de douleur. En un éclair, il entrevit l'étendue de la défaite et de l'humiliation qui resteraient accolées à son nom à cause d'une stupide racine. C'était inacceptable !

Au moment précis où Gudram poussait un hurlement victorieux, Bren se propulsa vers une branche basse et s'y hissa à la force des bras.

— Bren, que fais-tu ? Descends avant d'attirer le malheur sur la cité.

La frayeur contenue dans la voix d'Ille galvanisa le jeune homme. Perché sur sa branche, il considéra la petite troupe rassemblée au pied de l'arbre.

— Je ne crois pas aux vieilles superstitions du Souffle. Gudram, nous avons touché l'arbre en même temps, il faut donc nous départager. Me rejoindras-tu pour voir lequel de nous deux atteindra le sommet en premier ?

Gudram coula un regard hésitant en direction d'Ille et secoua la tête :

— J'ai gagné cette course à la loyale. Je refuse de commettre un sacrilège pour satisfaire ton ego. Je te rappelle que la Noma elle-même établit le caractère inviolable de notre arbre-temps.

— Bah ! Bon nombre des commandements de la Noma reposent sur des croyances naïves et obsolètes. Si tu veux mon avis, ce texte mérite un bon dépoussiérage.

Quelques exclamations indignées s'élevèrent du groupe. Bren nota l'expression consternée d'Ille et s'empressa de quitter ce sujet délicat.

— Bien, puisque tu es trop lâche pour me rejoindre, j'y vais seul. Ille, le trophée que je ramènerai de